Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 27 (1957)

Heft: 3

Nachruf: Hommage à Pierre Kohler

Autor: Guisan, gilbert

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

HOMMAGE A PIERRE KOHLER

Le 12 mars 1957, la Faculté des Lettres de l'Université de Genève a rendu hommage, au cours d'une séance solennelle, à la mémoire de Pierre Kohler qui fut l'un de ses maîtres. Pensant à ce que le Pays de Vaud et son Université doivent, eux aussi, à cet éminent historien de la littérature, la rédaction du Bulletin des Etudes de Lettres se fait un devoir de publier le texte de cet hommage, dont la Gazette de Lausanne *a donné quelques extraits dans son numéro du 14 mai.*

« Des regrets silencieux; une douleur qui refuserait de s'exprimer, parce que la parole prête à la douleur une exaltation factice trop souvent suivie d'un affaiblissement; un culte discret, semblable au sentiment que tout être, qui n'est pas entièrement corrompu, nourrit au fond de son cœur pour ce qu'il connaît de pur et de noble. Voilà le souvenir que nous voudrions vouer à cet ami disparu... Vivant, cet homme n'eût pas supporté l'encens. Ne lui donnons pas de vaines louanges. »

Ces paroles que Pierre Kohler adressait à la mémoire de Charles de Rham, nous voudrions à notre tour les reprendre aujourd'hui en hommage à notre collègue. Les reprendre, puis nous taire, respectueux d'une pudeur et d'une modestie qui n'étaient pas seulement chez lui qualités innées, mais volonté; d'une sobriété et d'une réserve qui protégeaient un grand cœur. Refoulons les souvenirs et les images, gardons au fond de nous-mêmes l'écho de sa voix. Allons tout droit à ce pour quoi il a vécu, des livres — ses livres. Aussi bien, dans tant de préfaces qui veulent n'être qu'au service des œuvres d'autrui, dans ces ouvrages d'histoire littéraire où l'auteur fait abstraction de son être pour mieux pénétrer la sensibilité d'une époque ou le tempérament d'un écrivain, nous le retrouverons: « L'homme voué aux livres, écrit Pierre Kohler, exerce dans cette étude toutes les facultés de son esprit, et, qu'on me passe le mot, *de son âme.* »[1] C'est que, pour Pierre Kohler, l'œuvre d'art n'a rien d'un divertissement, au sens pascalien du terme. Pour celui qui l'élabore comme pour celui qui l'analyse, le mot de vocation explique peu de chose, s'il faut entendre par là une mystérieuse et inéluctable aimantation qui tourne l'être tantôt vers la création, tantôt vers l'examen critique. Ecrire et lire constituent deux manières alternatives et complémentaires d'inter-

roger notre condition, de l'interpréter et d'en porter témoignage : « *Subordination de l'art à la vie* »,[2] tel est le principe qui a commandé toute la recherche littéraire de Pierre Kohler.

Ce principe pouvait induire à deux tentations : celle de vouloir tout connaître, qui fait du critique un amateur, et celle de ne connaître que pour juger, qui conduit au moralisme. Tout lire, et non seulement les œuvres, mais les travaux d'histoire, de psychologie, que sais-je ! qui pourraient les éclairer, Pierre Kohler avait trop de bon sens et de modestie pour tomber dans ce travers de la dispersion.

« Tout est relatif, déclare-t-il dans cette leçon inaugurale faite à l'Ecole Polytechnique Fédérale sur *l'Etude de la littérature.* Cette matière est inaccessible à qui prétend l'embrasser tout entière ? — Eh bien ! contente-toi de ce que tes bras peuvent saisir. D'autres, plus grands que toi, la connaissent moins mal ; mais ils resteront toujours à cent lieues en deçà de la connaissance parfaite. Etudie les philosophes et les esthéticiens après avoir lu tous les écrivains français, si tu atteins l'âge du plus vieux des patriarches et si tu travailles sans répit : tu auras fait de grands progrès dans la science littéraire ; tu n'auras rien conquis d'absolu. »[3]

Au reste, si des connaissances philosophiques et philologiques ne sont pas sans utilité — et Pierre Kohler en fait preuve plus qu'il ne l'avoue —, la première condition de la critique littéraire est cette honnêteté des classiques qui assure par excellence la réceptivité : « Dans la science des arts, le génie même... pratiquera jusqu'à un certain point *la soumission à l'objet,* ne se permettra pas de réagir avant de percevoir, d'interpréter l'œuvre d'art ou de poésie sans l'avoir sentie et comprise. »[4] Et encore, dans les pages consacrées à *l'Œuvre critique de Louis Lavanchy* : « Tout bon critique doit d'abord se donner à sa lecture, s'identifier autant que possible avec l'auteur qu'il lit ; puis rentrer en soi-même avec son butin, pour le soumettre à l'examen, au jugement. »[5].

Cette vertu de l'honnêteté a gardé la critique de Pierre Kohler de la seconde tentation dont nous parlions tout à l'heure, tentation à laquelle chacun cède volontiers dans notre pays : le moralisme, qui consiste à ne retenir d'un livre que sa portée sur notre vie intérieure. Ce serait abusivement écarter des œuvres qui n'ont d'autre but que de nous distraire ou d'enchanter notre imagination et qui sont, comme telles, non moins valables que les œuvres chargées « de nous édifier et de nous fortifier ». Ce serait se leurrer aussi sur l'origine des influences morales, qui tiennent souvent à la nature du lecteur plus qu'aux intentions de l'auteur. Cependant, tout en se montrant d'une

extrême souplesse dans ce domaine des relations entre l'art et la morale, tout en se refusant en particulier de subordonner l'un à l'autre, Pierre Kohler n'en avoue pas moins sa préférence pour les œuvres qui peuvent « servir », et l'on ne s'étonnera pas de sa prédilection pour les classiques et pour Vinet.

Mais il s'en tiendra à une présentation objective, laissant au lecteur le soin d'accepter et de développer un dialogue à peine suggéré : si, par exemple, étudier en 1914 la carrière de Mme de Staël peut conduire à des rapprochements avec les problèmes de l'heure, il n'appartient pas au critique de les établir : « Le lecteur ne trouvera nulle part dans ce livre l'empreinte des passions présentes. S'il était tenté de le regretter, qu'il veuille se rappeler qu'il lit un essai d'histoire. L'œuvre historique la plus humble n'a de valeur que si elle est animée ; mais elle doit vivre d'une vie sereine. »[6] De même, si le théâtre de Molière invite à des réflexions d'ordre moral, il convient de ne pas oublier l'intention première d'un homme de théâtre qui écrit d'abord pour le théâtre et ainsi de ne pas transformer un génie comique en philosophe. — Lisez encore l'admirable préface aux *Etudes sur Pascal* de Vinet : vous n'y trouverez rien d'autre qu'un modèle d'exposé historique et critique qui offre au lecteur, avec impartialité et sur un ton égal, les enseignements et les éclaircissements nécessaires à une lecture réfléchie. Si « la vie des lettres n'est qu'un des filets du courant de la vie spirituelle »,[7] l'historien n'a pas à opérer leur jonction.

Souple et prudent, Pierre Kohler le fut encore de manière exemplaire dans la question des méthodes. Les quelques pages intitulées *Petites gloses sur la crise de l'histoire littéraire*, écrites en 1935, conservent toute leur actualité. Les méthodes ? Elles sont toutes valables dans la mesure où elles ouvrent « les avenues qui conduisent aux grandes œuvres, (les font) voir et entendre dans leur réalité intégrale ». Ce qui importe, c'est de tenir compte de la nature de l'œuvre, et non moins, du tempérament du critique qui n'est pas également apte à tous les travaux : et Pierre Kohler d'écrire avec cette malice doucement mordante :

« Si vous avez le sens psychologique, composez donc une biographie. Si vous possédez l'imagination des idées, échafaudez un de ces beaux systèmes spéculatifs qui tendent, en certains pays, à remplacer les synthèses de l'histoire littéraire. Musicien, expliquez-nous donc la mélodie des lyriques, cherchez à déceler les secrets subtils de leur rythme ; ce sera délicieux, si vous possédez la langue de ces poètes, de naissance, d'instinct, sans à peu près ni confusion.

» Individualiser. Le conseil, on le voit, s'adresse surtout au professeur, et ne prétend pas empêcher la révolution contemporaine de remplacer des habitudes discréditées par des méthodes qui connaîtront à leur tour le discrédit après la faveur. Ce conseil serait plus aisé à suivre si les jeunes gens qui entreprennent d'étudier connaissaient mieux leurs dispositions, et s'ils ne se donnaient parfois pas tant de mal, inconsciemment sans doute, pour cacher à leurs maîtres la direction dans laquelle il convient de les pousser. » [8]

A égale et narquoise distance de la routine et de la mode, respectueuse à la fois de l'art et de la science, soucieuse de concilier la spontanéité et la réflexion, la sensibilité et l'érudition, la critique de Pierre Kohler se résume en une leçon de probité, de pondération et d'amour. « J'aime le bon ouvrier » : il ne se voulait pas d'autre modèle.

Ce qui frappe tout d'abord quand on considère l'ensemble de ses publications, c'est leur bel équilibre. Elles commencent et s'achèvent par deux ouvrages monumentaux : *Madame de Staël et la Suisse*, 1916; *L'Histoire de la littérature française*, 1947. Le premier, conduisant au carrefour de l'Europe et de l'histoire, ouvre de vastes perspectives sur le passé et sur l'avenir. Les vues d'ensemble qui résultent de leur approche et de leur analyse constituent le second. Pendant les trente années qui séparent ces deux livres, nous voyons Pierre Kohler porter son attention tantôt vers la littérature romande, tantôt vers la littérature française. C'est ainsi qu'en 1923 il publie *La littérature d'aujourd'hui dans la Suisse romande* ; en 1925, *Autour de Molière. L'esprit classique et la comédie* ; en 1929, *L'art de Ramuz* ; en 1943, Pierre Kohler revient au classicisme avec les *Lettres de France*. Cette alternance paraît commandée par la volonté de prendre conscience et de faire prendre conscience des valeurs littéraires propres à la Suisse romande, de les protéger et de les affermir, sans cesser pour autant de puiser aux sources de notre culture, la France. Le sentiment de solidarité patriotique qui a engagé Pierre Kohler dans l'œuvre de la Nouvelle Société Helvétique et qui l'a conduit à se charger de l'enseignement de la littérature française dans les universités alémaniques, le sentiment de solidarité humaine qui lui a inspiré au lendemain de la guerre d'Espagne et de l'Anschluss, les pages recueillies dans la *Veillée des Armes* (1938), sont aussi à l'origine première des sujets d'histoire littéraire qu'il a choisis, en même temps qu'ils expliquent la passion sous-jacente qui les soutient. Voyez dans l'introduction à *Madame de Staël et la Suisse* :

« En même temps qu'une modeste contribution à l'histoire des lettres françaises, ce livre est un acte nouveau de l'enquête progressive par laquelle les Suisses prendront connaissance et possession parfaites de leur patrimoine moral. Il faut qu'ils sachent et qu'on sache toujours mieux, et aujourd'hui plus que jamais (nous sommes en 1915) ce que la Suisse a donné à l'art, à la pensée, à l'histoire de l'Europe. Il faut connaître et mesurer les valeurs idéales que les peuples maintenant aux prises ont échangées jadis entre eux par notre intermédiaire. Il faut mettre en lumière les idées et les formes qu'ils ont échangées avec nous-mêmes. Pour rendre à chacun son bien propre, s'il est parfois nécessaire de marquer fortement les frontières qui séparent notre Suisse des nations voisines, cela ne saurait être un mal; car, si la guerre ferme parfois ces frontières aux voyageurs et aux biens matériels, elles ne seront jamais pour la pensée ni pour l'art des barrières infranchissables... » [9]

Appliqué à rappeler et à démontrer l'appartenance aux lettres romandes de grands écrivains de langue française, les Rousseau, les Madame de Staël, les Constant; à mettre en valeur l'originalité et les richesses d'œuvres que nous citons plus volontiers que nous ne les lisons — celles de Vinet, de Rambert — et à en préparer des éditions qui sont des modèles de minutie, de patience, de précision et de générosité, Pierre Kohler n'en suit pas moins avec une attention vigilante, à la fois bienveillante et lucide, les entreprises des contemporains. Si l'historien de la littérature se doit de jeter la lumière dans les ombres du passé, s'il doit chasser les erreurs et les préjugés, préciser des notions plus commodes que nettes — telles celles de Renaissance, de classicisme, de baroque —, il est aussi responsable à l'égard de la littérature qui se fait, nécessaire — avec modestie — par son rôle d'intermédiaire auprès du public, de modérateur auprès de l'artiste. Il encourage et il retient, appelle la sympathie et garde de l'intempérance. « On peut s'étonner, écrit Pierre Kohler en faisant allusion à l'équipe des *Cahiers Vaudois,* que de jeunes écrivains, qui font rage contre les gênes de la tradition et revendiquent les franchises de la fantaisie créatrice, se rebellent avec violence contre la critique sincère dès qu'ils en sentent l'épine, sous les fleurs ou sans fleur. Leur éducation littéraire est donc incomplète, puisqu'ils ne comprennent pas que la critique impartiale est une des conditions d'une vie littéraire normale et que le critique capable de manifester son opinion sans faiblesse concourt à la même émancipation que les poètes résolus à s'exprimer sans timidité. » [10]

Critique d'autant plus indispensable en Suisse romande où les peu perceptibles frontières entre cantons sont plus infranchissables pour les œuvres d'art que le haut mur du Jura. Dans la préface qu'il écrit, en 1954, pour la biographie d'Henri Warnery par sa fille Marcelle Warnery, Pierre Kohler insiste une fois encore sur ce bien commun qu'il est du devoir de la critique de ne pas laisser ignorer :

« Tant que le Pays romand n'aura pas été effacé de la carte des peuples par un de ces ouragans « que le Nord aujourd'hui prépare dans ses flancs », il n'a pas le droit d'oublier ses quelques authentiques poètes. Il faut rééditer la fleur de l'œuvre de Warnery, comme on réimprime à Neuchâtel les poèmes d'Alice de Chambrier, comme il est bon de faire relire les meilleures pièces du Genevois Louis Duchosal. Le premier, à mon sens, l'emportait sur ses deux contemporains. Mais n'allons pas, à l'heure où les Romands ont besoin de se serrer les coudes, rallumer la rivalité de nos cantons : le temps n'est plus de l'esprit de clocher. » [11]

Pierre Kohler s'est montré fidèle à ce devoir jusqu'à la fin de sa carrière : c'est ainsi que son *Histoire de la littérature française* comprend un *Tableau des lettres romandes*, qui est un chef-d'œuvre de concision, de pouvoir suggestif et d'équité, et dont on voudrait qu'il fût connu de tous nos étudiants et longuement médité.

Faire la critique de ses contemporains expose à un danger peu goûté : celui de se couvrir de ridicule. L'incompréhension des Brunetière et des Lanson pour la littérature de leur temps incite les critiques d'aujourd'hui à une admiration dithyrambique qui préservera, croient-ils, leur autorité. Cet autre excès nous menace peut-être plus qu'ailleurs, car à la crainte de se tromper s'ajoutent celle de déplaire à des gens que l'on connaît ou que l'on connaîtra presque nécessairement une fois, ainsi que le désir bien légitime d'encourager — plutôt que de rabrouer — une création souvent timide de nature et de plus aux prises avec les difficultés causées par l'appartenance à « une province qui n'en est pas une ». Là encore, Pierre Kohler est de conseil judicieux et de bon exemple. Parlant des jugements portés par Edmond Gilliard sur Warnery, il dit « qu'on (les) approuve parce qu'ils caractérisent sans blâmer ». Voilà, d'un mot, nous indiquer la juste manière. Dans son *Tableau des lettres romandes* d'autre part, une phrase nous rappelle au sens de la mesure, à ce sens du relatif que Pierre Kohler avait aigu entre tous : « Il est vrai que des beautés menues ou singulières nous charment souvent plus fort que les chefs-d'œuvre devant qui tout le monde s'incline. Un écrivain remarquable dans un étroit pays peut être un petit homme à l'échelle d'une grande

nation... Aimons nos auteurs du terroir, sans prétendre que l'univers les doive admirer. » [12]

De cette retenue motivée à la fois par le goût des justes proportions et le respect primordial de la vérité, nous rencontrons maints exemples : après avoir longuement montré que Madame de Staël « échappe à la tradition française et que la Suisse a des droits sur elle », Pierre Kohler se garde de conclure à un « helvétisme intégral ». « Evitons les apothéoses, écrit-il avec une ironie qu'il savait contenir et qui, d'être inattendue, n'en était que plus incisive ; ces artifices font plus de bruit et de fumée qu'ils ne jettent de lumière. Il s'agit de voir clair, non de finir en beauté. » [13] De même, Pierre Kohler ne s'est laissé prendre ni aux mirages d'un helvétisme littéraire tel que le formulait un Gonzague de Reynold et les collaborateurs de la *Voile Latine,* ni aux théories régionalistes des *Cahiers Vaudois.* Pour apprécier sa clairvoyance et son flair littéraires, il n'est que de reprendre les pages sur *La littérature d'aujourd'hui dans la Suisse romande.* Ecrites en 1923, elles restent valables dans tous leurs termes, et leurs intuitions, ainsi que leurs réserves, ont été confirmées par les œuvres ou les silences qui ont suivi. Il est assez remarquable que le familier de Madame de Staël et de Benjamin Constant y salue la maîtrise de Ramuz. Il l'est plus encore qu'il l'ait devinée presque à ses débuts : dès 1910, il suit le jeune écrivain de près, découpant dans les journaux et les revues tout ce qu'il publie et ce qu'on écrit de lui. Il sera par la suite le premier, avec Emmanuel Buenzod, à consacrer à l'œuvre de Ramuz une étude soutenue, conduite selon une méthode rigoureuse. Retenons-en cette analyse du style :

« L'art de Ramuz est un art de parole, non de plume, son style est un style oral. Il en est de lui comme de maître Rabelais, comme de Péguy, comme de Claudel. Ils fatiguent le cerveau de qui les lit des yeux, ils touchent l'esprit et le cœur en passant par l'oreille. Et maître François, maître Péguy, Son Excellence Claudel aussi dans une moindre mesure, sont de style oral pour la même raison : lettrés raffinés mais élevés près de la terre, près du peuple, ils ont écouté le langage du peuple ; ils ont éprouvé l'accord de leur rythme interne de vie avec les rythmes, les balancements, les répétitions du langage populaire. De cette forme instinctive, ils ont fait une beauté concertée. Ils ont soumis le naturel à la discipline d'un art formé à la ressemblance de la nature. Pour retrouver sous leur forme pesante, volontaire, dédaigneuse des recettes de beauté et des exercices de souplesse, l'accent de la vie drue et la fraîcheur des images, il n'est que de faire passer par la gorge et les lèvres, de rythmer par le balance-

ment du bras et des épaules, ces paroles de l'artiste qui donnent une voix au peuple. »[14]

Serviteur des lettres romandes, Pierre Kohler ne l'a pas moins été des lettres françaises. Leur ambassadeur en pays alémanique, il faudrait pouvoir montrer le soin qu'il apportait à ses cours, l'érudition critique dont il les nourrissait. Il n'est pas un sujet qui, repris, n'ait été profondément repensé et renouvelé tant par la méditation personnelle que par l'apport des travaux scientifiques. Chacun sait combien le nombre des revues spécialisées, sans parler des autres ni des journaux, rend difficile de tenir à jour une bibliographie et de prendre connaissance de tout ce qui se publie. Pierre Kohler réussissait ce tour de force, et les références abondantes dans son *Histoire de la littérature* n'en offrent qu'un témoignage volontairement limité.

Des cours, mais aussi des livres. C'est le sort très souvent imméritè des travaux d'histoire littéraire que d'entrer assez vite dans l'oubli. Tous les vingt ans paraissent un Corneille, un La Fontaine, un Rousseau, qui jettent plus ou moins au rebut les études précédentes. Non pas que les dernières venues soient nécessairement plus neuves et plus riches. Une présentation, un langage différents suffisent parfois à faire illusion !

L'ouvrage que Pierre Kohler publie en 1925 sur *l'Esprit classique et la comédie* a-t-il encore beaucoup de lecteurs ? Il le mériterait et, bien plus, leur rendrait service. Après un chapitre théorique sur le comique considéré d'abord dans sa nature, comme phénomène psychologique, puis dans les différents aspects qu'il prend sur la scène, vient une histoire du théâtre plaisant depuis la farce médiévale jusqu'à Molière, utile effort de synthèse sans équivalent, semble-t-il, qui vaut, en même temps que par sa richesse d'information, par un ensemble de réflexions et de questions fort suggestif. Que l'amateur de théâtre en quête d'un sujet de thèse le prenne en main, il y trouvra plus d'une proposition digne d'être retenue.

Les *Lettres de France,* plus proches de nous dans le temps (elles datent de 1943), le sont aussi par leur chapitre central sur « le classicisme français et le problème du baroque », qui, après avoir corrigé dans une première partie certaines définitions du classicisme peu adéquates à la réalité, après avoir montré en particulier que la littérature dite classique est d'une durée très courte et ne fait pas disparaître, pendant qu'elle fleurit, des formes qui lui sont étrangères, analyse plus spécialement dans une deuxième partie ces formes étrangères et la notion de baroque qui les peut expliquer. Là encore Pierre Kohler nous laisse un précieux travail de synthèse et de mise au point, indis-

pensable à tous les lecteurs désireux de voir clair dans ces années particulièrement confuses que sont dans l'histoire littéraire celles de la fin du XVIe et du début du XVIIe siècle français.

Mais, entre tant de services rendus aux lettres de langue française, le plus grand — qui est aussi apparemment le plus humble — n'est-il pas cette *Histoire de la littérature française,* qui paraît en 1947 ? Pierre Kohler avait commencé son enseignement universitaire en 1917, en qualité de privat-docent à l'Université de Berne. Son *Histoire de la littérature française* résume ainsi de manière très exacte trente ans de lectures et de recherches minutieuses, et en fait bénéficier la jeunesse des collèges, des gymnases et des écoles supérieures. Entreprise dans un sentiment de responsabilité patriotique, puisqu'elle fut conçue pour nos écoles, elle est aussi un tribut généreusement payé à la culture française, puisqu'elle en ouvre les trésors. Elle illustre, plus que tous les autres ouvrages, ces qualités de patience, de désintéressement et de modestie qui nous paraissent caractériser la personne morale de Pierre Kohler. Elle atteste encore l'étendue de ses connaissances et son art de l'exposition à la fois précise et vivante. Son élaboration n'alla pas sans péripéties. L'historien se trouva vite à l'étroit dans les cadres très limités que lui avait proposés son éditeur, les cadres d'un précis. Après avoir fait de vains efforts contre lui-même pour ne pas franchir ces limites, il obtint enfin un champ d'expression plus large. La formule d'une histoire de la littérature admise, tout était à refaire, les premiers chapitres étant décidément trop succincts. Mais la liberté a aussi ses périls. A mesure qu'il avance dans le XVIIIe siècle et qu'il s'approche de ce préromantisme auquel va sa prédilection, Pierre Kohler voit ses chapitres prendre des proportions insolentes. Il lui faudra recourir aux ciseaux. Le manuscrit est-il enfin en ordre, c'est l'éditeur qui tarde, faute de papier. Alors, pourquoi ne pas faire, en attendant, un nouveau contrôle ? « Par moi-même, chaque fois que je relis un chapitre des parties achevées, nous écrivait Pierre Kohler, j'y trouve quelque chose à changer. L'illusion qu'on a bien fait parce que cela vous a donné beaucoup de peine est une illusion qui se dissipe... » [15] Mêmes scrupules au moment de la correction des épreuves : « Je corrige beaucoup plus que vous ne m'y incitez,... mon style trouve en moi un critique plus sévère, et (...) une vérification attentive de toute la documentation et de toute l'expression se traduit par maintes retouches...

» Le plus gros travail de correction des épreuves consiste pour moi à revoir soigneusement toutes les données, historiques, chronologiques et bibliographiques... Si j'avais su à quoi je m'exposais,

jamais je ne me serais embarqué dans cette galère. Peut-être que finalement le résultat passera nos espérances et nous paiera de nos peines. » [16]

Le succès passa ces espérances, puisqu'en huit ans le premier tome de *l'Histoire* s'est trouvé épuisé et qu'il a fallu le rééditer. Mais il ne suffisait pas à contenter un esprit inlassablement exigeant, prêt à procéder à une refonte importante : « J'estime que la bibliographie doit être mise au courant des publications nouvelles. Certains chapitres, plus imparfaits, ou particulièrement dépassés par le progrès de la science littéraire, doivent être revus... Il conviendrait d'améliorer un peu ce qui concerne le lyrisme du moyen âge, qui m'a valu quelques critiques, les chapitres sur Ronsard et sur Montaigne. Pour le XVIIe siècle, j'aimerais refondre l'exposé sur Corneille, insuffisant, retoucher Pascal. » [17] Et ce premier volume fut remis en chantier. Il a été réédité avec ces corrections et additions, en 1955.

Pierre Kohler, on le voit, ne calculait pas avec l'effort que lui imposait une conscience scrupuleuse. « J'aime le bon ouvrier. Il a le respect de sa tâche », disait-il. « Bon ouvrier », Pierre Kohler le fut en tout point, et c'est sur ce mot mesuré que nous voudrions conclure — ce maître de la critique n'eût pas aimé d'autre éloge —, en le complétant toutefois : Pierre Kohler a bien mérité des lettres, romandes et françaises.

Gilbert GUISAN.

NOTES

1 *L'Etude de la littérature*, Berlin, 1929, p. 17.
2 Id., p. 41.
3 Id., p. 12.
4 *Petites gloses sur la crise de l'histoire littéraire*, 1935, p. 181.
5 *L'Œuvre critique de Louis Lavanchy*, Etudes de Lettres, Lausanne, octobre 1939, p. 26.
6 *Madame de Staël et la Suisse*, Lausanne, 1916, Introduction, p. VI.
7 *Lettres de France*, Lausanne, 1943, p. 6.
8 *Petites gloses...*, p. 183-184.
9 *Madame de Staël et la Suisse*, Introduction, p. VII.
10 *La littérature d'aujourd'hui dans la Suisse romande*, Genève, 1923, p. 31.
11 Marcelle Warnery, *Henri Warnery poète vaudois*, préface de Pierre Kohler, Neuchâtel, 1954, p. 10.
12 *Histoire de la littérature française*, Lausanne, 1949, t. III, p. 731.
13 *Madame de Staël et la Suisse*, p. 684-685.
14 *L'Art de C.-F. Ramuz, Genève*, 1929, pp. 27-28.
15 Lettre à G. Guisan, 31 mars 1946.
16 Id., 18 août 1946.
17 Id., 19 août 1953.